

Kyloušek, Petr

Qui sont aujourd'hui les nomades et les sédentaires de la littérature québécoise?

The Central European journal of Canadian studies. 2019, vol. 14, iss. [1], pp. 11-24

ISBN 978-80-210-9518-2

ISSN 1213-7715 (print); ISSN 2336-4556 (online)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/142441>

Access Date: 28. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.



Qui sont aujourd'hui les nomades et les sédentaires de la littérature québécoise ?

Who are the Nomads and Sedentaries in Québécois Literature Today?

Petr Kyloušek

Résumé

Émile Ollivier envisage le présent comme une période charnière du paradigme civilisationnel. Si jadis, l'humanité avait quitté la vie nomade pour privilégier la vie sédentaire, elle retrouve actuellement le nomadisme sous différentes formes à l'échelle internationale. Certes, la littérature canadienne-française et québécoise porte dans sa mémoire la dichotomie sédentaire/arpenteur, ravivée par les polémiques autour de l'essai *L'arpenteur et le navigateur* de Monique LaRue. Or la territorialisation et l'ancrage québécois, fortement présents encore dans le modernisme et le postmodernisme de la Révolution tranquille, est entrée, depuis un certain temps, dans un autre agencement axiologique de la spatialité qui réévalue et distribue différemment l'opposition entre l'ici et l'ailleurs, dans une sorte d'exterritorialité. L'étude de la spatialité, des points fixes et des points mobiles, de l'ici et de l'ailleurs permet d'explorer différents types de la sémiologie narrative dans le rapport aux personnages, à l'action, à la narration. Nous proposons d'illustrer le propos en prenant pour exemple deux romans – *Nikolski* de Nicolas Dickner et *Passages* d'Émile Ollivier. Il s'agit de deux visions différentes de la géographie du monde actuel.

Mots-clés : roman québécois contemporain ; Nicolas Dickner ; Émile Ollivier ; identité spatiale ; axiologie spatiale ; territorialisation

Abstract

Émile Ollivier describes the present time as a pivotal period of the civilizational paradigm. Whereas, formerly, humanity left the nomadic life to privilege the sedentary one, it has now returned to nomadism in various forms on the international scale. Certainly, French-Canadian and Quebec literature retains a firm memory of the dichotomy sedentary/pioneer, which has been rekindled recently by the controversy surrounding Monique LaRue's essay *L'arpenteur et le navigateur*. However, Quebec's territorialization and roots, which are still strongly present in the modernism and the postmodernism of the Quiet Revolution, have since entered into another axiological arrangement of spatiality that re-evaluates and distributes in another way the opposition between here and there, changing it into a kind of exterritoriality. An analysis of spatiality, of fixed points and moving points, of here and there, allows us to explore different types of narrative semiosis in relation to characters, action and narration. We



propose to illustrate the point through two novels, *Nikolski* by Nicolas Dickner and *La Brûlerie* by Émile Ollivier, representing two different visions of the geography of today's world.

Keywords: contemporary Quebec novel; Nicolas Dickner; Émile Ollivier; spatial identity; spatial axiology; territorialization

En parlant de « l'américanité supposée de la littérature québécoise », Benoît Melançon constate qu'elle est « affaire d'espace (physique et culturel) » (Melançon 1990, 71). Cette importance de la spatialité est confirmée par de nombreuses études. Elle l'est aussi par une longue tradition littéraire et les modèles forgés par les récits canoniques du XIX^e siècle à commencer par *La Terre paternelle* (1846) de Patrice Lacombe dont la dichotomie nomade (coureur des bois, étranger, survenant)/sédentaire, habitant) fonde l'imaginaire du roman du terroir dans ses différentes variations jusqu'à Germaine Guèvremont et au-delà.

Chargée de signifiante, la spatialité évolue au gré de la dynamique littéraire, sociale et politique. Elle constitue un indice de l'identité collective au moment de la Révolution tranquille chez Gaston Miron, Jacques Godbout, Hubert Aquin ou Jacques Ferron¹. Plus tard, elle est la marque de la volonté d'ouverture « post-référendaire » chez Jacques Poulin, Noël Audet, Jacques Godbout, Monique LaRue ou chez Marie-Claire Blais dont l'œuvre, qui traverse le demi-siècle écoulé, permet de suivre une spatialité en évolution depuis la parodie du roman du terroir (*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, 1965) au roman de la ville (*Manuscrits de Pauline Archange*, 1968), à l'américanité (*Pierre* 1986) et finalement à la spatialisation mondialisée du cycle de *Soifs* (1995–2018) où le Québec brille par son absence.

La territorialisation identitaire retrouve son importance avec la littérature émergente des Premières Nations (Gatti 2004, 2006) et devient aussi un élément important de la littérature migrante comme le montrent Clément Moisan et Renate Hildebrand (Moisan, Hildebrand 2001). C'est dans ce contexte, après la percée des auteurs immigrés et la redéfinition du canon littéraire québécois, qu'il convient de situer non seulement l'apport théorique des Italo-Québécois et des immigrés haïtiens dans les revues *Dérives* (1975–1987 ; Jean Jonassaint), *Quaderni culturali* (1980–1982 ; Lamberto Tassinari) et *Vice Versa* (1983–1996 ; Lamberto Tassinari, Fulvio Caccia) (cf. Berrouët-Oriol 1986–1987, 20–21 ; Davaille 2007, 109–122 ; Dupuis 2007, 137–146),

1) Jacques Ferron, par exemple, parle du « pays incertain » en indiquant, par le biais de la littérature, le point névralgique du néonationalisme québécois. Une des nombreuses occurrences forme le titre des *Contes du pays incertain* (1962). Explicitement ou implicitement, le thème apparaît dans les pièces de théâtre de Jacques Ferron – *Les Grands Soleils* (1958), *La Tête du Roi* (1964), et dans ses romans, notamment *Le Ciel de Québec* (1969), *Le Salut de l'Irlande* (1970), *Le Saint-Élias* (1972) (cf. Kyloušek 2005, 249–258).

mais aussi la réflexion de Monique LaRue, *L'arpenteur et le navigateur* (1996), si mal comprise et mésinterprétée, quasi comme une manifestation de la xénophobie nationaliste (Moisan, Hildebrand 2001, 294 sqq.). Toujours est-il que Monique LaRue a remis en circulation et discussion la dichotomie archétypale nomade/sédentaire de la littérature québécoise en distinguant entre une approche traditionnelle, celle du XIX^e siècle, et la mouvance d'une littérature nouvelle, et cela au moment même où des idées analogues sont formulées par Émile Ollivier, un auteur originaire d'Haïti, immigré de longue date au Québec.

Serait-ce là un indice que la territorialisation et l'ancrage québécois, fortement présents encore dans le modernisme et le postmodernisme de la Révolution tranquille, soient entrés dans une nouvelle phase ? Serait-ce le signe d'une transformation et d'un autre agencement axiologique de la spatialité identitaire ? Peut-on s'attendre à une réévaluation de l'opposition entre l'ici et l'ailleurs, dans une sorte d'exterritorialité dénationalisée et qui s'achemine vers une sorte de transnationalité ? Aurait-on affaire à une sémiose narrative spécifique, notamment dans le rapport aux personnages, à l'action, à la narration ?

Nous proposons d'explorer la problématique en prenant pour exemple deux auteurs : Nicolas Dickner et Émile Ollivier, l'un immigré haïtien et l'autre Québécois de souche, et en examinant la spatialité dans *La Brûlerie* (2004) et dans *Nikolski* (2005). Ce choix n'est pas dû au hasard. Publiés à une année d'intervalle, les deux romans présentent une formulation radicale, et peut-être typologique, de la spatialité et dont nous trouvons des aspects atténués aussi bien dans les autres ouvrages des deux auteurs que dans ceux de leurs contemporains.

Notre analyse tentera de conjuguer la visée transnationale de Gisèle Sapiro et de Johan Heilbron (Sapiro 2009 ; Heilbron 2001, 141–154) avec l'esthétique « tout-monde » d'Édouard Glissant (Glissant 1996 ; 1997, 194) qui marquent le dépassement de l'essentialisme et de la conception nationale de la littérature. L'analyse de la narrativité, elle, tiendra compte, notamment de Jouri Lotman (Lotman 1970, 1990) en ce qui concerne la sémiose de la spatialité. Nous allons aussi recourir à la notion d'hétérotopie, esquissée par Michel Foucault (Foucault 1984, 46–49).

Notre présentation tentera de relever les aspects saillants qui rapprochent, tout en les différenciant, les deux auteurs et leurs ouvrages : thématization de la sédentarité et du nomadisme, cartographie de la spatialité, lieux de concentration et de passage, fluidité et espaces intermédiaires.



Nomades et sédentaires

Le nomadisme et la sédentarité sont amplement thématés par les deux auteurs. Émile Ollivier développe l'analyse du changement de paradigme dans son essai autobiographique *Repérages* :

Les notions d'exil et d'errance comme celles de patrie ou d'État n'ont de sens que pour les sociétés sédentaires. Majoritaires, elles sont parvenues à imposer aux sociétés nomades des lois et des frontières visant à les cerner et à les immobiliser ; ce faisant, elles ont fini par doter d'une épaisseur historique des notions qui n'avaient à l'origine rien de naturel. (Ollivier 2001, 32)

Or la négativité attachée au nomadisme et à l'errance ne serait plus justifiée à l'époque postmoderne où les mobilités s'intensifient à l'échelle planétaire. En se référant à l'article de Věra Linhartová « Pour une ontologie de l'exil » (Linhartová 1994, 127–132), Ollivier argumente que même l'exil forcé peut se transformer en exil volontaire, une « expérience de légèreté, une prise en charge totale de son destin, une mort, certes, mais aussi une résurrection » (Ollivier 2001, 35). Le déracinement est aussi une liberté, c'est un des aspects de la nouvelle condition humaine, marquée par la « transnationalisation » (Ollivier 2001, 39) : les identités ne sont plus stables, les migrations peuvent se multiplier, on peut être ni « tout à fait d'ici, ni plus tout à fait de là-bas » (Ollivier 2001, 37). Nos identités sont « mouvantes », nous sommes des « mutants », dans une « société fragmentée » où il faut apprendre à « vivre dans les zones franches des marges, des bordures » (Ollivier 2001, 37–38). Dans une telle configuration axiologique, les frontières, et cela jusqu'à la notion de métissage quel qu'il soit – ethnique, culturel, linguistique –, se banalisent et perdent leur sens.

La situation est illustrée par le roman de Nicolas Dickner *Nikolski*. Tous les personnages, notamment les Québécois, sont à la fois nomades et sédentaires, migrants et immigrants, et qui changent de situation et de statut au cours du roman. Ce changement prend une épaisseur historique. Le cours de l'archéologue Thomas Saint-Laurent à l'Université de Montréal s'intitule « Ordre et désordre : une nouvelle lecture de la sédentarité » (Dickner 2007, 139) et la discussion qui s'engage entre son étudiant Noah Riel et Arizna Burgos Mendez à la bibliothèque universitaire porte sur la déportation des Inuits d'Inukjak par le gouvernement canadien en 1953 : étaient-ils nomades encore ou bien déjà sédentaires puisqu'au moment de leur relocalisation ils avaient déjà installé leurs villages autour des comptoirs de la Compagnie de la Baie d'Hudson (Dickner 2007, 143) ? Comment alors envisager leur relation au territoire et leur identité ? Que dire aussi de la déportation des Acadiens, évoquée à ce propos (Dickner 2007, 142) ? Et de celle des Garifunas de la Caraïbe ? Esclaves échappés du

navire négrier, mélangés aux Amérindiens de l'île Saint-Vincent, révoltés, déportés et abandonnés par les Britanniques sur l'île de Roatán au large du Honduras, en 1797, ils arrivent à garder leur identité hybride :

Contre toute attente, ils survécurent, traversèrent le continent et s'éparpillèrent du Nicaragua jusqu'au Honduras britannique. Deux siècles plus tard, les Garifunas occupaient toujours l'Amérique centrale : ils continuaient de pêcher, de préparer la cassave, de parler leur langue ancestrale et de se méfier des esprits qui habitent l'embouchure des rivières, là où se rencontrent l'eau douce et l'eau salée. (Dickner 2007, 225)

Déportation, migration, exil, déracinement, enracinement : la frontière définitoire entre le sédentaire et le nomade s'estompe. Tels sont aussi les personnages de *La Brûlerie* d'Émile Ollivier. Exilés de première heure, fuyant la dictature de François Duvalier, ils sont installés à Montréal depuis des décennies. Ils ne sont plus ni véritablement migrants, ni encore véritablement installés à domicile, enracinés. Haïti est devenu plus une idée que la réalité, un mirage, jamais désigné par le toponyme, mais comme « pays » « île », « là-bas », une sorte de case vide. Dave Folentrain, un des personnages, caractérise sa situation comme « déliaison » :

La « déliaison », c'est ce que devient l'être dépossédé de toute attache. On croit d'abord avoir accès à soi, à un infini de possibles. Petit à petit cette certitude se transforma en une pratique de la distanciation, comme si on regardait avec les yeux d'un ancien aveugle fraîchement opéré, comme si on regardait d'un regard d'outre-tombe le monde des vivants, comme si on regardait en rêve. Tout compte fait, la déliaison, c'est flotter au hasard. (Ollivier 2004, 167)

Le déracinement ou la mise en question des racines touche aussi leur compagnon québécois Homère Tremblay, « [ê]tre hybride, image parfaite du mutant [qui] vit au confluent de deux mondes, de deux ordres de valeurs » (Ollivier 2004, 112) et qui « aurait aimé connaître l'exil et cette hauteur du regard de ceux qui ne viennent de nulle part, ou de si loin que c'est pareil » (Ollivier 2004, 113).

La perméabilité de la frontière entre le nomade et le sédentaire et le passage d'un statut à l'autre caractérisent les personnages de *Nikolski*. Ainsi Noah, fils d'une métisse chipewayenne, Sarah Riel, et de Jonas Doucet, passe toute son enfance, en nomade, dans une roulotte, appelé *Grandpa*, sur les routes des prairies canadiennes avant de chercher une situation stable à Montréal, ne serait-ce que pour s'occuper de son fils Simón. Le changement de statut concerne aussi ses parents : si Sarah choisit la route, c'est pour échapper au mariage et à la vie sédentaire dans une réserve indienne ; Jonas Doucet, lui, est un marin qui avait fui sa famille et le milieu étriqué de Tête-à-Baleine, village perdu au bout du monde, avant de se fixer à Nikolski, dans les Aléoutiennes,



à l'autre bout du continent. C'est aussi Joyce Kent, la nièce de Jonas qui quitte le village de Tête-à-Baleine et la famille haïe pour suivre la vocation de ses ancêtres pirates acadiens en pillant les comptes bancaires sur le réseau informatique. Fixée pour un moment à Montréal, elle doit fuir la police et s'exiler en République Dominicaine. Le changement de statut concerne aussi le JE narrateur : fils d'une hippie des années 1960 qui avait dans ses pérégrinations rencontré Jonas Doucet, il passe toute sa vie à Montréal comme libraire. Or, la fin du roman le voit partir en voyage, en nomade, décidé de « quitter l'attraction gravitationnelle des livres » pour « trouver [son] propre destin » (Dickner 2007, 303). Pour souligner le changement de statut nomade/sédentaire, Dickner lance à trois reprises un clin d'œil au lecteur en lui présentant un clochard, « coiffé d'une tuque de Maple Leaves » (Dickner 2007, 87, 118, 203), que les autres personnages croisent au hasard des rues ou des poubelles de Montréal. C'est le seul personnage, nomade/sédentaire, qui ne change pas, tel un pôle de stabilité au milieu des fluctuations.

Malgré la différence de registre, les personnages de Dickner et d'Ollivier se ressemblent sur deux points. Le premier concerne leur situation sociale : tout en ayant une origine commune, ethnique et territoriale dans *La Brûlerie*, familiale dans *Nikolski*, ils constituent deux communautés de solitaires. Le fait est bien plus sensible chez Dickner, car Noah et le JE narrateur sont demi-frères et Joyce est leur demi-cousine. À Montréal ils habitent à proximité l'un de l'autre, ils se rencontrent au hasard des situations tout en ignorant leur parenté. Le second aspect commun aux deux romans est la banalisation de la dichotomie nomade/sédentaire comme critère axiologique de la sémiose de la spatialité.

Cartographie de l'espace

La fragmentation des personnages des deux communautés de solitaires et leurs prises de position face à leurs univers influent sur la perception de la spatialité. La disparition de la différence entre l'ici et l'ailleurs, la patrie et l'étranger, le chez nous et le chez eux introduit un changement radical de l'axiologie de l'espace. Pour montrer la différence et la rupture par rapport à la tradition littéraire, il suffit de renvoyer à l'analyse de Julie Leblanc concernant « La configuration spatiale de *Maria Chapdelaine* » (Leblanc 1996, 197–207) qui montre la segmentation de l'espace et la catégorisation idéologique des lieux en fonction des personnages : campagne/ville, Québec/Amérique, village/forêt (sédentaire/nomade). C'est aussi le cas de la littérature immigrée, à ses débuts, qui thématise de différentes manières le contraste entre le pays d'origine et le pays d'accueil, comme le constate Pierre L'Hérault (L'Hérault 1996, 273–287). C'est cette même caractéristique de la distribution axiologique que l'on peut trouver encore

dans le roman précédent d'Ollivier *Passages* (1991) où Montréal, Miami et le village haïtien de Port-à-l'Écu représentent trois lieux contrastants entre eux. L'agencement dichotomique ou trichotomique de la spatialité sous-tend également d'autres romans « postmigratoires » de la même période, tels *Le cri des oiseaux fous* (2000) et *L'énigme du retour* (2009) de Dany Laferrière ou bien *La Romance en do mineur de Maître Clo* (2000) de Gérard Étienne, qui opposent l'espace nord-américain/montréalais à Haïti (Kyloušek 2018, 179–191).

Rien de tel dans *La Brûlerie* et *Nikolski*. Les deux romans présentent des espaces ouverts, sans seuils à traverser et, théoriquement, sans limites, où tout peut entrer et se concentrer et d'où tout peut disparaître. C'est un espace où l'essentialité cède à la contingence phénoménologique et où, de ce fait, la distinction hiérarchisée entre le centre et la périphérie cesse d'être pertinente :

Le 55 longe le boulevard Saint-Laurent, rue frontière au statut particulier, rue de l'épreuve de l'autre, au bornage indécis, contiguïté du proche et du lointain. À la fois centre et périphérie, le boulevard Saint-Laurent est une faille, une erreur d'imagination, un défi lancé, avec son atmosphère de bazar, d'échange hétéroclite de biens et de signes ; le remonter du sud au nord prend à chaque fois l'aspect d'un voyage en terre inconnue. (Ollivier 2004, 61)

Nikolski thématise la situation par la cartographie. C'est grâce aux cartes routières de la Saskatchewan et de l'Alberta que le jeune Noah Riel, dans la roulotte maternelle, apprend à lire et comprendre le monde (Dickner 2007, 36). Une autre carte, du monde entier, est composée de cartes postales du marin Jonas Doucet, punaisées sur le mur de la cuisine de son père Lyzandre. Cette mappemonde attire Joyce, la petite-fille de Lyzandre, et corrobore son idée de la fugue (Dickner 2007, 66, 76). Les cartes géographiques et les guides touristiques font aussi partie du stock de la librairie d'occasion gérée par le JE narrateur.

La métaphore cartographique explique l'agencement de la spatialité et l'axiologie des points de repères. Certains d'entre eux peuvent en effet devenir plus importants que d'autres, constituer, en fonction du personnage, des centres de gravité ou des points d'attache de la référence des coordonnées. Tel est le sens de *Nikolski*, village perdu des Aléoutiennes, avec « 36 personnes, 5000 moutons et un nombre indéterminé de chiens » (Dickner 2007, 21), d'où le père de Noah et du JE narrateur envoie des cartes postales à ses fils (Dickner 2007, 42). C'est vers *Nikolski* que pointe le compas, don du père, que porte le JE narrateur au cou (Dickner 2007, 20–22). C'est sans doute pour ne pas perdre le nord que le JE reste cloué à Montréal jusqu'au moment de la libération - la perte du compas. L'histoire de Noah Riel montre un autre usage de la cartographie : qu'il soit installé à Montréal ou à l'île Margarita, il ne cesse de renouer le contact avec sa mère nomade en envoyant des lettres poste restante à différents



endroits des plaines canadiennes et en supputant, à l'aide des cartes routières, la probabilité de la destination en fonction des habitudes migratoires de sa génitrice qui toutefois le laisse sans réponse. Les points de repère changent et le centre de gravité, incertain et fuyant, de l'univers de Noah semble correspondre à « l'entre-deux » et aux « espaces intermédiaires » de *La Brûlerie*. Noah ne retrouve sa stabilité qu'au moment où sa paternité est reconnue et qu'Arizna lui confie leur fils Simón. Noah Riel jette alors la correspondance à la poubelle, car il a trouvé un autre point de gravité, son centre du monde en son fils (Dickner 2007, 277–278).

Hétérotopies

Les points nodaux et les points de convergence peuvent assumer la valeur concentrée d'hétérotopies. Le roman de Dickner en propose plusieurs de significatives : télévision, publicité, biens de consommation et déchets. Il s'agit des produits de la société sédentaire qui se prétend destinée à durer, mais leur point commun que Dickner met en évidence est la densité hétéroclite et évanescence du présent, la cumulation momentanée du monde, la mémoire vouée à l'oubli et à l'occultation :

Elle contemple [Joyce] les strates multicolores de fanes, de feuilles, de trognons, de mangues, de raisins, d'ananas, entrecoupées de mots fragmentaires : *Orange Louisiana Nashville Pineapple Yams Mexico Avocado Manzananas Juicy Best of California Farm Fresh Product Category No. 1 Product of USA*. [...] Une benne à ordures est stationnée là et deux éboueurs jettent des cageots dans la gueule du monstre. (Dickner 2007, 81)

La concentration spatiale hétérotopique de *La Brûlerie* caractérise notamment le café éponyme et ses environs. L'analyse du texte montre plusieurs dominantes des hétérotopies d'Ollivier. Ce sont non seulement des lieux de rencontre, de concentration et de plénitude, mais en même temps des lieux de passage et d'instabilité, passoires du nomadisme, lieux de l'apparition et de la disparition :

Pendant que je ne cesse de mourir et de renaître dans Côte-des-Neiges, que n'ai-je point vu ? Maints vols d'outardes et leurs vagues ondulées quand elles reviennent de leurs campements d'été. Les brouillards et les brumes enveloppant le mont Royal tandis que la neige avance à pas feutrés. Chemin de la Côte-de-Neiges, j'ai vu passer une foule de papillons multicolores, le monde réel : plaisirs, bonheurs, espérances et chaque pouce d'asphalte, un parterre de fleurs. J'ai vu des quantités de Bédouins caracolant sur leur chamelle de transhumance, narines au vent. D'où viennent ces pèlerins fluides et froids qui s'arrêtent aux terrasses des cafés pour discuter, se disputer, douter et continuer leur chemin, traversés

et portés par tous les souffles de la Terre, de l'Eau, du Feu et du Vide ? J'ai vu ces peuples des espaces intermédiaires. Chassés de leur communauté, ces cohortes de flottants ont choisi de vagabonder, poussés par le vent : guerriers en rupture de guerre, saltimbanques sans audience, professionnelles de la retape, moines errants accompagnés de nonnes mendiantes qui offrent des images pieuses figurant l'enfer et le paradis en tendant leur sébile pour l'aumône. (Ollivier 2004, 9–10)

L'hétérotopie d'Ollivier est une plénitude, un tout-monde évanescant, un espace intermédiaire qui se remplit et se vide. Tels sont les cafés qui se transforment ou disparaissent (Ollivier 2004, 21 sqq.), telles sont les rues de Montréal, rues de flâneries ou d'errances.

Fluidité, vide, intermédiaire

L'extrait précédent comporte certains mots-clés : fluide, vide, intermédiaire. Le vide, une notion à la fois spatiale et perceptive, se rapporte au vécu existentiel des personnages de *La Brûlerie*. Sur 240 pages du texte on a pu relever près d'une quarantaine d'occurrences. Comme l'indique la citation précédente, le vide, avec ou sans majuscule, s'associe aux éléments constitutifs de l'imaginaire ollivierien en occupant, dans l'énumération précitée, la place de l'Air. Il a donc la mobilité de l'élément aérien et ne peut être interprété comme absence d'espace, un néant, mais plutôt comme une perception phénoménologique du moment présent, qui, à l'instant même où il est, n'est plus. Il est la composante temporelle de l'espace en même temps que celle de la mémoire et de la parole qui seule peut le remplir par son témoignage, laisser une trace, celle de « la parole nomade, la parole migrante, celle de l'entre-deux, celle de nulle part et celle d'ailleurs ou d'à côté, celle de pas tout-à-fait d'ici, pas tout-à-fait d'ailleurs (Ollivier 2004, 55–56 ; voir Kyloušek 2017, 45–56). En ce sens le vide ollivierien est analogue à la correspondance aléatoire, errante, de *Nikolski*, celle d'abord entre Jonas Doucet qui adresse ses lettres poste restante à Sarah Riel au hasard des pérégrinations de celle-ci, et surtout à celle de Noah qui cherche désespérément à rejoindre sa mère en essayant à chaque fois d'évaluer les probabilités des coordonnées de la destinataire en tombant à chaque fois dans le vide. Nous avons en fait affaire à une représentation non essentialiste de la spatialité qui privilégie la contingence, la mobilité, la transformation perpétuelle du présent.

La fluidité de l'espace qui en est un des traits est systématiquement thématisée dans *Nikolski* par le biais de l'imaginaire aquatique : origines marines de Joyce Kent, son gagne-pain officiel de vendeuse à la poissonnerie du marché Jean Talon (Dickner 2007, sqq.), métiers de pêcheurs et de pirates de la famille Doucet, y compris le



piratage informatique de Joyce (Dickner 2007, 56, *passim*, 105 sqq., *passim*), rappels de la similitude des Aléoutiennes, et des Caraïbes (Dickner 2007, 261), références aux points de repères des personnages que sont les îles Umnak, avec le village de Nikolski, Margarita et Providence, papiers peints de l'appartement de Noah (Dickner 2007, 91, *passim*), inondations de l'appartement ou de la cave (Dickner 2007, 157, 259 sqq.), pluies diluviennes (Dickner 2007, 161, 274 sqq.), références aux poissons et à la baleine (Dickner 2007, 37, 41, 154, 239, 253, 261), y compris le roman de Melville.

L'espace est métaphorisée en mer, la voiture en bateau, l'appartement ou les draps du lit en aquarium :

On l'appelait le Livre sans visage [un volume dépareillé que Jonas Doucet avait laissé dans la roulotte de Sarah Riel], car sa couverture avait été arrachée depuis la nuit des temps. C'était une sorte de recueil d'histoires de marins dont la première page reproduisait une carte des Caraïbes qui ne cessait de stupéfier Noah. Comment pouvait exister une telle masse d'eau et une si petite quantité de terre ? La carte de la Saskatchewan ressemblait à un négatif des Caraïbes : pour chaque île, un lac, est des océans de graminées en guise de mer. (Dickner 2007, 37-38)

Couché dans les étoiles de mer, il écoute [Noah] l'air palpiter autour du lit, la moindre onde sonore rebondir et s'amplifie sur les murs. (Dickner 2007, 91, voir aussi 298)

La fluidité aquatique dans *La Brûlerie* est certes moins systématique, mais elle forme également un réseau de références et d'images. La métaphore insulaire, tout comme dans *Nikolski*, renvoie à la situation des personnages qui dans les deux romans représentent une communauté d'êtres isolés qui tentent de briser leur solitude. Mais l'insularité se rapporte aussi à l'espace. Montréal est une île (Ollivier 2004, 42) qui a son triangle des Bermudes (Ollivier 2004, 60), le café est un port, la terrasse de La Brûlerie donne sur le bord de mer (Ollivier 2004, 69 sq., 164), les passants sont des « cohortes de flottants » (Ollivier 2004, 10), les errances se terminent par les naufrages (Ollivier 2004, 70, *passim*), la fluidité de la rue est métaphorisée en mer :

Que n'ai-je point vu sur la Côte-des-Neiges ! Les mutations, la métamorphose, l'écheveau géométrique des rues, canevas arachnéens de lignes irradiant du centre, de murs fleuris de roses des vents écloses sur la mer de macadam. Les immeubles mêmes ont été happés par le tourbillon de ruines lentes. (Ollivier 2004, 77)

Conclusion

Si nous avons insisté sur les analogies des deux romans, et cela au détriment des différences, c'est pour mieux faire ressortir les transformations de l'imaginaire spatial au seuil du XXI^e siècle. Résumons-en les traits majeurs :

1^o effacement de l'axiologie essentialiste et son remplacement par une axiologie phénoménologique de la contingence. Il n'y a pas de lieux privilégiés *a priori*, la spatialité se présente comme une juxtaposition de valeurs variables et dynamiques et qui peuvent changer de signe en fonction des personnages, de la situation, de l'instant. Chaque lieu peut être centre et/ou périphérie au moment donné, chaque lieu est susceptible de devenir la concentration des valeurs. La métaphore de la cartographie et du réseau des points de repères et qui changent de coordonnées peut illustrer cet agencement.

2^o fluidité et instabilité : les hétérotopies se remplissent et se vident, les lieux des personnages et leur statut ou leur situation changent, les délimitations significatives de l'espace ne sont pas fixes, mais mouvantes.

Les deux romans montrent une nouvelle approche de la spatialité, différente des étapes antérieures de la littérature canadienne-française et québécoise. Ils sont aussi la preuve du dépassement effectif des discussions au sujet des auteurs québécois et néoquébécois. En effet, Émile Ollivier et Nicolas Dickner correspondent à la catégorie des navigateurs selon de Monique LaRue, mais ils sont aussi les arpenteurs si on les situe dans le prolongement des réflexions de Pierre Nepveu qui, dans son essai « Écritures migrantes », analyse les affinités entre les auteurs immigrés et les auteurs québécois, et cela dès les années 1960, notamment en rapport avec la spatialité : Nepveu rappelle, à ce propos, que chez Aquin, Godbout, Ducharme et Basile, « l'espace québécois se découvre à la fois excentré et excentrique, mais aussi comme implosif et inclusif » (Nepveu 1999, 201). En ce sens Ollivier et Dickner prolongent la lignée en la radicalisant.

L'effacement des différences entre les auteurs québécois et immigrés pose le problème de la transnationalisation. En quittant les critères essentialistes et en accentuant l'universalité de la littérature ne met-on pas en question la spécificité d'une littérature, comme le fait François Ricard en constatant que « tout indique que le territoire de la dite « différence » québécoise, son paysage particulier et les frontières qui permettraient de le fixer, deviennent de moins en moins perceptibles » (Ricard 1988, 16) ? Pourtant, selon Édouard Glissant, il y a l'importance incontournable du Lieu à partir duquel la littérature s'écrit. La poétique que proposent son *Traité du tout-monde*



et son *Introduction à une poétique du divers* correspond en bien des points aux réalisations romanesques d'Émile Ollivier et de Nicolas Dickner : identités rhizomatiques qui privilégient « l'imaginaire de l'étant », et « non de l'être », « la pensée de la trace » et non pas « la pensée de l'être », l'ouverture de la « pensée archipélique » au chaos-monde (Glissant 1996, . 68, 69, 43–44), avec comme point d'attache le Lieu :

La relation vraie n'est pas du particulier à l'universel, mais du Lieu à la totalité du monde qui n'est pas le totalitaire, mais son contraire en diversité. Le lieu n'est pas un territoire : on accepte de partager le lieu, on le conçoit et on le vit dans une pensée de l'errance, alors même qu'on le défend contre toute dénaturation. (Glissant 1996, 105)

La spatialité, comme critère analytique, semble incontournable : non seulement celle de l'imaginaire, mais surtout la spatialité fondatrice du lieu de l'écriture. Serait-ce là une perspective pour la spécificité de la littérature québécoise ? Et de toute littérature ?

Bibliographie

Ouvrages analysés

Dickner, Nicolas. *Nikolski*. Montréal : Alto, 2007 (pour le présent travail).

Ollivier, Émile. *Repérages*, Ottawa : Leméac, 2001.

------. *La Brûlerie*. Montréal : Boréal, 2004.

Ouvrages consultés

Berrouët-Oriol, Robert. « Effet d'exil ». *Vice versa*, 1986–1987, 17 : 20–21.

Davaille Florence. « L'interculturalisme en revue, l'expérience de *Vice Versa* », *Voix et Images*, 2007, vol. 23, 2 : 109–122.

Dupuis, Gilles. « Redessiner la cartographie des écritures migrantes », *Globe*, 2007, vol. 10, 1 : 137–146.

Foucault, Michel. « Des espaces autres ». *Architecture, Mouvement, Continuité*, 6 (octobre 1984) : 46–49.

Gatti, Maurizio. *Littérature amérindienne du Québec. Écrits de langue française*, Hurtubise, Montréal, 2004.

------. *Être écrivain amérindien au Québec. Indianité et création littéraire*, Hurtubise, Montréal, 2006.

- Glissant, Édouard. *Introduction à une poétique du divers*. Paris, Gallimard, 1996.
- . *Traité du tout-monde. Poétique IV*, Gallimard, Paris, 1997.
- Heilbron, Johan. « Échanges culturels transnationaux et mondialisation : quelques réflexions », *Regards sociologiques*, 22 (2001) : 141–154.
- Kyloušek, Petr. « Le pays incertain de Jacques Ferron ». In *Place and Memory in Canada : Global Perspectives / Lieu et mémoire e: perspectives globales*, Polska Akademia Umiejętności, 2005, Cracovie : 249–258.
- . « Le paysage montréalais dans *La Brûlerie* d'Émile Ollivier », *Études Romanes de Brno*, 38, 1 (2017) : 45–56.
- . « Sous le signe d'Ariel et de Caliban : double discours de la diaspora haïtienne de Montréal », *Acta Universitatis Carolinae. Philologica. Romanistica Pragensia*, 3 (2018) : 179–191.
- LaRue, Monique. *L'arpenteur et le navigateur*, Centre d'Études québécoises/Éditions Fidès, coll. « Les grandes conférences », Montréal, 1996.
- Leblanc, Julie. « La configuration spatiale de *Maria Chapdelaine* ou Louis Hémon et l'expression française de l'américanité ». In Cesbron, Georges (dir.). *L'Ouest français et la francophonie nord-américaine*, Presses universitaires d'Angers, Angers, 1996 : 197–207.
- L'Hérault, Pierre. « Figures de l'immigrant et de l'Amérindien dans le théâtre québécois moderne », *International Journal of Canadian Studies / Revue internationale d'études canadiennes*, 14 (automne 1996) : 273–287.
- Lotman, Jurij Michailovič. *Struktura chudožestvennogo teksta*, Iskusstvo, Moskva, 1970.
- . *Štruktúra umeleckého textu*. Tatran, Bratislava, 1990.
- . *Universe of the Mind : A Semiotic Theory of Culture*. Indiana University Press, Bloomington, 1990.
- Linhartová, Věra. « Pour une ontologie de l'exil », *Atelier du roman*, 2 (mai 1994) : 127–132.
- Melançon, Benoît. « La littérature québécoise de l'Amérique. Prolégomènes et bibliographie », *Études françaises*, 26, 2 (automne 1990) : 71.
- Moisan, Clément et Hildebrand, Renate. *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937–1997)*. Nota bene, Québec, 2001.
- Nepveu, Pierre. *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Boréal, Montréal, 1999.
- Ricard, François. « Remarques sur la normalisation d'une littérature », *Écriture*, 31 (automne 1988) : 11–19.
- Sapiro, Gisèle (dir.). *L'Espace intellectuel en Europe. De la formation des États-nations à la mondialisation, XIX^e-XX^e siècles*. La Découverte, Paris, 2009.



PETR KYLOUŠEK / est professeur à l'Institut de langues et littératures romanes de l'Université Masaryk de Brno. Ses recherches portent sur le roman français et québécois (hussards, roman mythologique, Tournier, Le Clézio, Yourcenar, Ferron, Tremblay, Audet, Blais, Ollivier, Laferrière). Il a publié : *La poétique subversive des hussards* (2001), *Le roman mythologique de Michel Tournier* (2004), *Histoire de la littérature canadienne-française et québécoise* (2005), *Imaginaire du roman québécois contemporain* (en collaboration, 2006), *Nous-Eux-Moi : La quête de l'identité dans la littérature et le cinéma canadiens* (en collaboration, 2009), *Les Haïtiens du Québec : migration et intégration selon Émile Ollivier et Dany Laferrière* (2016), *Race des autobiographiques. L'Album multicolore de Louise Dupré* (2017), *Aaron d'Yves Thériault et Son of a Smaller Hero de Mordecai Richler : deux images identitaires de la recherche de soi* (2018), *L'apocalypse selon Marie-Claire Blais* (2019).

Contact : kylousek@phil.muni.cz